

Simon Harel

Université de Montréal

Les écrits de Danielle Roger sont méconnus. Ils décrivent la plupart du temps les affres de la passion, de la désunion amoureuse, de même qu'ils sont résolument montréalais. Chez cette auteure, la ville est le siège de petites misères, d'impostures et de drames qui font une grande place à une vie en mode mineur. Alors que les expressions flamboyantes et bien souvent grandiloquentes de la Ville-spectacle ont cours au sujet de Montréal, il me semble pertinent de relire quelques récits de Danielle Roger qui décrivent sans pathos inutile les vies minuscules de protagonistes qui habitent l'est de Montréal. En effet, l'essor de la ville créative et de la ville mondialisée tient lieu de nouvelle forme d'expression post-identitaire. À l'ère des transhumances et des nomadismes, il est mal vu de célébrer la vie de quartier comme le fait souvent Danielle Roger. À ce sujet, l'aménagement du Quartier international de Montréal, puis de la Place des festivals permettent de mieux percevoir la volonté de faire subir un ravalement des façades et des lieux qui sont associés avec netteté à cette pauvreté que l'on ne veut pas constater.

À l'instant, je mets en exergue de ma réflexion ces expressions de la ville créative et mondialisée. De Richard Florida<sup>1</sup> à Saskia Sassen,<sup>2</sup> sans oublier à Montréal même un Simon Brault,<sup>3</sup> les intellectuels, commentateurs de l'actualité et nouveaux propagandistes de l'universalisme des villes sont légion. De Francfort à Shanghai, de Barcelone à Montréal, ce sont pratiquement les mêmes discours qui prévalent. La culture dite locale se doit d'être « branchée », « connectée » aux flux du mondialisme que représente une marche forcée, de plus en plus rapide, comme si le sujet post-identitaire se devait en quelque sorte de vivre dans un archipel, une métaspora (selon l'expression du poète Joël

---

<sup>1</sup> Richard Florida. *The rise of the creative class: and how it's transforming work, leisure community and everyday life*. New York, NY: Basic Books, 2002.

<sup>2</sup> Saskia Sassen, *Territory. Authority, Rights: From Medieval to Global Assemblages*. Princeton, N.J., Princeton UP, 2006.

<sup>3</sup> Simon Brault. *Le facteur C : l'avenir passe par la culture*. Montréal : Voix Parallèles, 2009.

Desrosiers). Il n'est pas dans mon intention de jauger la nouveauté de ces expressions qui façonnent le discours social contemporain dès lors qu'il est question de culture, d'ouverture à l'Autre, de valorisation de la diversité. Je souhaite interroger les expressions têtues, parfois répétitives de cette pauvreté qui échappe à toute forme d'embourgeoisement et qui tient lieu de foyer de résistance (ce qu'est l'Est montréalais), alors que l'on promeut le principe salvateur de cette créativité mondialisée dans les nouvelles villes post-identitaires de la métaspora.<sup>4</sup>

En effet, les travaux de recherche qui se sont appliqués, depuis vingt-cinq ans, à décrire les manifestations de l'altérité dans le discours social québécois ont eu tendance à proclamer que la transculturalité<sup>5</sup> l'hybridité et le métissage,<sup>6</sup> ainsi que l'interculturalisme,<sup>7</sup> voire le multiculturalisme, s'apparentant à l'idéologie officielle de l'État canadien,<sup>8</sup> atténuaient l'expression de tensions identitaires. On pense notamment ici à celles qui ont séparé les communautés souvent antagonistes des Premières nations, des descendants des colonisateurs et des immigrants plus récents. Ces élaborations théoriques visaient pourtant le respect des singularités de ces communautés que l'on ne souhaitait pas heurter par la mise en œuvre du discours unificateur (et réducteur) de l'État. Dans le contexte québécois, cette apparente sollicitude a permis l'émergence, puis la grande diffusion, de discours et de pratiques transculturelles dans le domaine des arts et des lettres. Cette perspective facilita l'intégration des œuvres de l'écriture migrante dans le canon littéraire québécois, mais l'accueil véritable fait à celle-là ne saurait toutefois masquer l'atténuation à bien des égards artificielle des relations conflictuelles entre communautés majoritaires et minoritaires.

Les conflits narratifs et discursifs entre des dispositifs identitaires reposent d'une part sur l'essentialisme et d'autre part sur l'inversion des perspectives. La minorité est entraperçue à travers la lunette d'approche de la communauté majoritaire. La communauté majoritaire se perçoit comme me-

---

<sup>4</sup> Joël Desrosiers. *Théories caraïbes*. Montréal : Éditions Tryptique, 2009.

<sup>5</sup> Fulvio Caccia. *La transculture et ViceVersa*. Montréal : Éditions Tryptique, 2010.

<sup>6</sup> François Laplantine et Alexis Nouss. *Le métissage : Un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*. Paris : Flammarion, 1997.

<sup>7</sup> Gérard Bouchard, *L'interculturalisme : un point de vue québécois*. Montréal : Boréal, 2012.

<sup>8</sup> Charles Taylor. *Multiculturalism: Examining the Politics of Recognition*. Princeton, N.J: Princeton UP, 1994.

nacée dans son identité et ainsi se replie sur elle-même, se voyant comme minoritaire. L'application de la notion d'accommodements raisonnables en paraît le meilleur exemple. Les minorités sont alors tenues en état comme exception inassimilable, et partant définitivement exclues de toutes appartenances véritables. Cette impasse réduit l'individu à une double contrainte : celle des règles et coutumes d'un dispositif identitaire assimilé à la dimension « personnelle » de l'exception culturelle ou religieuse dans le discours social majoritaire ; et celle de devoir se plier au quotidien à un dispositif identitaire entrevu comme « national » et hégémonique dans une logique d'assujettissement.

Ainsi, l'expression de ces loyautés conflictuelles, qui traduisent les collisions de dispositifs identitaires, paraît grandement sous-évaluée dans les domaines narratif et discursif. Les grands théoriciens des dispositifs coercitifs—de Louis Althusser<sup>9</sup> à Michel Foucault<sup>10</sup>, sans oublier Gilles Deleuze<sup>11</sup> puis Giorgio Agamben<sup>12</sup>—soutiennent que l'imposition d'une identité prescrite (la notion d'assujettissement) n'est pas la seule conséquence d'une contrainte exercée par l'État ou par une communauté. À la suite de mes travaux sur les braconnages identitaires<sup>13</sup> et les loyautés conflictuelles<sup>14</sup>, il faut noter que ces dispositifs coercitifs entretiennent des rapports complexes, souvent contradictoires, pour les sujets eux-mêmes.

On me permettra une mise au point théorique qui a pour premier objectif de mieux situer le cadre théorique de ma réflexion. Je faisais valoir tout à l'heure que l'expression de la ville mondialisée et créative est devenue un passage obligé. Dans ce contexte, la gentrification culturelle, au nom de la mobilité et de l'hybridité du sujet, ressemble assez à une injonction autoritaire. Or, les écrits de Danielle Roger sont de véritables récits de résistance à l'égard de ce qu'il faut bien appeler un universalisme des villes mondialisées.

À ce sujet, les récits de Danielle Roger décrivent avec une concision et une ironie douce-

---

<sup>9</sup> Louis Althusser. *Positions, 1964-1975*. Paris : Éditions sociales, 1976

<sup>10</sup> Michel Foucault. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975.

<sup>11</sup> Gilles Deleuze. « Qu'est-ce qu'un dispositif? ». *Michel Foucault philosophe : rencontre internationale*. Paris 9, 10, 11 janvier 1988. Paris : Éditions du Seuil, 1989. 185-195.

<sup>12</sup> Giorgio Agamben. *Profanations*. Paris : Payot & Rivages, 2005.

<sup>13</sup> Simon Harel. *Braconnages identitaires : un Québec palimpseste*. Montréal : VLB. 2006. Coll. « Le soi et l'autre ».

<sup>14</sup> Simon Harel. « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise ». *Québec Studies* 44 (2007) : 41-52.

amère ce repli du sujet dans l'univers d'un quartier qui ne paie pas de mine, qui n'est pas, comme le Plateau Mont-Royal ou le Mile-End, un haut lieu de l'attraction touristique montréalaise. Certes, la date de publication du *Manteau de la femme de l'Est* n'est pas à négliger. À la fin des années quatre-vingt-dix, l'éloge des transhumances et des nomadismes, s'il faisait partie des expressions consacrées de l'écriture migrante, n'était pas encore devenu un fonds de commerce, un assemblage de lieux communs. C'est sans doute cette raison qui m'a conduit à mettre en valeur ce récit de Danielle Roger. Bien sûr, les expressions de l'Est montréalais sont multiples dans le roman québécois contemporain. Je ne m'engagerai pas dans le domaine de l'historiographie littéraire, ce qui supposerait de dénombrer avec patience les occurrences de l'Est montréalais, ses représentations et sa topographie romanesque. Au contraire de ce point de vue historiographique dont l'objectif est toujours de « localiser » la culture, de « l'enraciner » dans un réseau d'expressions identitaires, *Le manteau de la femme de l'Est* s'avère un récit singulier. L'est de Montréal est entrevu comme le lieu de petites duplicités qui permettent la mise en valeur d'une culture singulière, parfois braconnière. Chez Danielle Roger, la femme de l'est est un sujet en proie à la précarité, à la difficulté de vivre, mais de plus soumise à la misère, ce qui est une façon de nommer les inégalités de classes et de revenus.

*Le manteau de la femme de l'Est* est l'expression de vies minuscules, la description de la sale-té des « faits divers » de la Cité, la narration des multiples trahisons qui voient le jour dans les quartiers déshérités de la ville de Montréal. Dans ce récit peu connu de Danielle Roger,<sup>15</sup> il est question, comme chez Pauline Harvey<sup>16</sup> et Josée Yvon,<sup>17</sup> d'une littérature qui prend la forme d'un récit dans lequel la dignité et l'indignité s'opposent, par le biais des diverses figures de l'exploitation de la violence, ce que l'on appellera à défaut d'un autre terme la misère. La trame du récit est limpide. Une femme de l'Est, sans autre attribut que cette banale description, est abandonnée. Son amant de passage l'a quittée. La femme de l'Est erre dans les rues de son quartier, se trouve un petit appartement en face du jardin zoologique autrefois situé au parc Lafontaine. Cette femme de l'Est montréalais

---

<sup>15</sup> Danielle Roger. *Le Manteau de la femme de l'Est*. Montréal : Les Herbes rouges, 1997.

<sup>16</sup> Pauline Harvey. *Encore une partie pour Berri*. Montréal : Editions de la Pleine Lune, 1985.

<sup>17</sup> Josée Yvon. *La chienne de l'Hôtel Tropicana*. Montréal : Editions Cul Q, 1977. « Coll. Exit ».

porte le manteau de fourrure que son ancien amant lui a offert. Par moments, elle épie une femme qui s'aventure elle aussi dans les quartiers de l'est, mais qui s'avère une étrangère. D'où vient celle-ci ? On ne le sait pas. Sans doute a-t-elle réussi à traverser le « rideau de fer », cette frontière qui, sous le régime communiste, séparait l'Europe de l'Est du reste du monde. Un jour, la femme de l'Est montréalais vole le manteau de cette étrangère, elle troque un manteau de fourrure contre un vieux manteau usé. La femme de l'Est montréalais a changé d'identité comme on change de peau, de vêtement. Elle est devenue, en partie, cette femme qui vient de loin, que l'on peut imaginer sous les traits d'une immigrante en provenance de l'Europe centrale.

Ainsi, dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, il ne s'agit pas seulement, de la part de la narratrice, de constater une vie difficile, mais de scruter, dans ce parcours du territoire montréalais, les loyautés trahies, les infidélités, qui sont au cœur de l'œuvre. Dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, dans les recueils intitulés, *Que ferons-nous de nos corps étrangers ?* Et *Petites vies privées et autres secrets*,<sup>18</sup> nous percevons l'énonciation d'une prose abîmée, parfois ravagée. Il s'agit, dans le meilleur des cas, d'adopter, pour un bref instant, la défroque de l'autre, son manteau, ses vêtements, son identité fugitive. En ce sens, les écrits de Danielle Roger sont des œuvres qui font intervenir, sous l'aspect d'une mobilité ramenée à sa forme la plus simple, l'idée que les pauvres gens vivent dans des lieux contraints qui nous ramènent, de façon persistante, au cœur de lieux publics qui se résument à une vie nue, dans la rue, dans les bars, les restaurants des quartiers populaires. En somme, l'est de Montréal, tel que le décrit Danielle Roger, n'a pas encore subi l'imposition normative de la gentrification.

Dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, il est question de pauvreté, ce que Roxanne Rimstead nomme avec beaucoup de justesse le « récit de la pauvreté ».<sup>19</sup> Danielle Roger ne frappe pas par l'audace de son travail formel sur la langue. Dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, nous retrouvons un discours de l'intime, dont l'on sait bien toute l'importance qu'il a pu représenter dans la littérature québécoise des années quatre-vingt. Cependant, cette intimité, si on l'observe de plus près, ne traduit

---

<sup>18</sup> Danielle Roger, *Petites vies privées et autres secrets - récits*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995.

<sup>19</sup> Roxanne Rimstead. *The Remnants of Nation: On Poverty Narratives by Canadian Women*. Toronto: U of Toronto P, 2001.

pas la volonté de décrire, avec toutes les formes d'une subjectivité intériorisée, une vie dont il faudrait échafauder le paysage autobiographique. De façon nette, l'œuvre de Danielle Roger n'obéit pas à ce projet. Elle ne fait pas intervenir un génie du lieu montréalais qui prendrait l'aspect d'une déclamation autobiographique ou autofictionnelle. À la suite des recherches conduites par Roxanne Rimstead, il nous est possible d'associer les écrits de Danielle Roger au rôle joué par l'énonciation d'une pauvreté sans apprêt, d'une vie « ordinaire ». La femme de l'Est a son manteau pour principale possession. Elle loue un logement. En somme, elle représente l'image d'une pauvreté réduite à sa plus simple expression, comme si ce dénuement était la figure d'une existence élémentaire. Alors que la ville expulse les pauvres, les met à distance, leur interdit une forme d'existence légitime, les écrits de Danielle Roger décrivent un Montréal en voie de disparition.

En effet, les propos de Danielle Roger sont étonnants : l'Est de la ville prend l'aspect d'une « réserve ethnoculturelle », celle de ces « pauvres » que l'on a parqués là-bas, en périphérie. Il est vrai que l'on parle peu, me semble-t-il, de ce Montréal appauvri, autant dans les discours sociaux et littéraires. La description du Montréal actuel (du Quartier des Spectacles à la Place Louis-Pasteur) fait la part belle à un discours factice. À l'ère des fêtes en plein air et des grandes célébrations collectives, l'est de Montréal ne s'est-il pas transformé peu à peu en représentation d'une festivité heureuse ? La décision toute récente, à la fin de l'année deux mille treize, de faire du boulevard Saint-Laurent, entre le boulevard René-Lévesque et la rue Sainte-Catherine, une vitrine culturelle digne du mouvement Néo-Hipster, n'est-elle pas le signe d'un malaise persistant ? La créativité suppose-t-elle l'expulsion en douce des plus mal lotis, ceux qui n'ont pas voix au chapitre et qui ne font pas partie des « promoteurs » d'une culture branchée sur le vaste monde ? Un autre exemple permettra de constater l'ampleur de ce grand mouvement de revalorisation culturelle qui fait appel aux pouvoirs publics avec la complicité habituelle des entrepreneurs dans le domaine immobilier et des gestionnaires de capital de risque dans le domaine culturel. À la suite de la « faillite de l'Îlot Voyageur, le gouvernement du Québec annonçait récemment la construction d'un édifice de douze étages qui fera face à la place

Émilie-Gamelin. Dernière contribution en date à l'industrie créative montréalaise, on apprenait à cette occasion que le bâtiment en question logerait des fonctionnaires de Revenu Québec.

Ce rappel de l'actualité montréalaise ne se veut pas tout simplement un coup de gueule, une manifestation de mauvaise humeur. De façon plus convaincante, il s'agit de démontrer que la représentation de l'est est sujette à de petites et grandes violences qui ont pour fonction de promouvoir son embourgeoisement, de lui octroyer une distinction qui rompt avec la description de ces vies minuscules qui sont au cœur des récits de Danielle Roger. Dans un ouvrage récent, *Méditations urbaines autour de la place Émilie-Gamelin*,<sup>20</sup> j'ai voulu mettre en relief cette dislocation du sentiment d'habiter un lieu pérenne. La description des faites et gestes des itinérants qui ressassent leur fatigue dans un perpétuel va-et-vient me semble traduire une modification substantielle des repères de notre habitabilité. Si l'on entend par cette expression la manière dont nous faisons du monde notre demeure, puis les affects et représentations en partie inconscientes qui aménagent le sentiment d'habiter un lieu, il faut reconnaître que les écrits de Danielle Roger font intervenir, au prix d'un grand malaise, la description d'un univers dans lequel l'existence est un exercice de survie recommencé.

*Le Manteau de la femme de l'Est* a pour trope principal un manteau. Ce dernier fait référence, à bien des égards, au récit de Gogol,<sup>21</sup> à cette différence que le petit fonctionnaire Akaki Akakiévitch est remplacé par une femme à l'abandon. Akaki Akakiévitch mourra de froid, mais le fantôme du protagoniste vole les « manteaux » des passants et de son persécuteur. Dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, le Centre-Sud n'a bien évidemment rien en commun avec la Russie des années 1840. Chez Roger, le projet narratif décrit une vie contrainte, celle du Mur, les frontières et les expressions d'une vie clivée. Les textes de Danielle Roger, comme ceux de Josée Yvon d'ailleurs, font intervenir les figures de prostituées, d'hommes violents, d'agresseurs, de travestis. Dans cet univers, la misère vous

---

<sup>20</sup> Simon Harel. *Méditations urbaines autour de la place Émilie-Gamelin*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2013.

<sup>21</sup> Nicolas Gogol. *Œuvres complètes*. Traduction du russe par Gustave Aucouturier, Michel Aucouturier, Victor Balalaëff, André Barsacq, Marguerite Derrida, José Johannet, Sylvie Luneau, Henri Mongault et Boris de Schlœzer. Édition de Gustave Aucouturier avec la collaboration de José Johannet, Sylvie Luneau et Henri Mongault. Paris : Gallimard, 1966. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (n° 185).

colle à la peau comme une poisse. Ce n'est pas un hasard si *Le Manteau de la femme de l'Est* fait usage du trope de *l'habillement*. On peut lire dans ce récit :

Partir. Quitter ce pays comme j'ai quitté l'Est de la ville. Oui, je pourrais partir d'ici, pour aller au pays de la femme de l'Est. Marcher dans les rues bleues, à l'aube, parmi les femmes en manteaux gris. Marcher sur les traces de la femme de l'Est. Traverser le pont. Revenir d'un rendez-vous où je ne me suis pas abaissée à quoi que ce soit. Retraverser le pont avec un chagrin noble. Monter les escaliers, ouvrir la porte de ma chambre. (93)

Cette traversée des frontières traduit à bien des égards une escapade qui, dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, définit le statut d'une femme abandonnée, dans sa chambre, son refuge, face au Parc Lafontaine :

Et puis, je pense à l'annonce, à la vue qu'on disait superbe. Je lui demande ce qu'on voit par la fenêtre. Il dit, tout excité : « C'est vrai, vous n'avez pas vu le plus beau. » Il m'amène devant la fenêtre, tire le rideau d'un geste théâtral, en disant tout bas : « Ça tombe e bien, il est là. » Je m'approche et je le vois ! Un éléphant ! Là, juste en bas, en face, à côté de sa cabane avec piscine. L'éléphant du Parc de la Fontaine ! (19)

Dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, une nature sauvage et risible, à l'instar de ce chien habillé d'un chandail de hockey, rend compte des travestissements de l'habitabilité :

Quand je suis sortie du café, la pluie avait cessé. Oui, le temps est vraiment plus doux et le soleil commence à chauffer. Le chien est à la porte. Patient, pitoyable dans son chandail de hockey. J'ai voulu continuer mon chemin. Impossible. C'est ici que je dois m'arrêter. Ici, devant le chien. Parce qu'on peut toujours faire quelque chose. Retrouver les gestes qui libèrent. J'ai caressé sa tête. Il m'a léché la main en levant vers moi ses grands yeux humides d'espoir. Alors, je lui ai retiré son chandail. Un beau chien. Tout en muscles. Un chien fort. Un chien qui peut sauver des vies. J'ai enlevé mon manteau. Le manteau de la femme de l'Est. Je l'ai déposé par terre. Le chien s'est couché dessus. (97)

Le manteau est en effet une synecdoque. Si l'on s'en tient à la rhétorique des tropes, il s'agit d'une forme de figure par substitution, ce que l'on définit, le plus souvent, sous l'aspect d'une suppression du représenté (le sujet qui porte ce manteau, la femme de l'Est), puis d'une adjonction par le biais de ce vêtement qui semble avoir une existence quasi autonome.

Le manteau est bien sûr un vêtement, mais, de manière plus nette encore, il est la représentation d'un Moi-peau, tel que l'entrevoit Didier Anzieu,<sup>22</sup> dans ses écrits sur les expressions psychique et épidermique du corps propre. Ce manteau, s'il a pour fonction de protéger le sujet, de faire

---

<sup>22</sup> Didier Anzieu. *Le penser, du moi peau au moi pensant*. Paris : Dunod 1994.

que le froid ne perce pas les os, comme le rappelle, sans cesse, la narratrice du récit, se voit de plus accompagné d'un rôle crucial quant à la mise en forme d'une rhétorique des tropes. Le manteau, c'est ce qui protège, nous l'avons décrit, puis ce qui donne forme, par le biais d'une signification inversée, comme si la synecdoque révélait les errances de cette femme pauvre. À vrai dire, la femme de l'Est n'existe pas vraiment. Certes, ses histoires sont racontées dans le plus grand détail. Les déambulations dans la ville font partie des sujets abordés par la narratrice. Cependant, le propos de celle-ci est fugace. La réalité matérielle de l'est de Montréal s'impose en deçà de la parole de la femme de l'Est. Réduit à sa plus simple abstraction, ce protagoniste est le manteau, la synecdoque d'une habitabilité anonyme. La femme de l'Est est une fugitive. Des mendiante de Marguerite Duras aux déclamations poétiques et criminelles de Josée Yvon, l'éloge de la fuite est une fugue qui fait coïncider la trahison, la pauvreté, puis l'absence de loyauté à l'égard de la communauté à laquelle on appartient. La femme de l'Est, celle qui marche sans cesse, n'a pas de maison qu'elle peut habiter. Elle est une éternelle locataire. À vrai dire, la forme primaire de l'habitabilité est représentée, dans ce récit, par un manteau qui tient lieu de protection bien fragile d'ailleurs. Dans ce récit de Danielle Roger, on observe la mise en œuvre d'une solidarité entre deux femmes qui, par leurs parcours, inaugurent une autre manière de vivre dans la ville :

Toute femme pose, un jour, un geste qui lui échappe. Moi [...] j'avais volé le manteau d'une inconnue dans un café. C'était un manteau moche, en tissu gris, usé, avec un collet noir. Un vieux manteau trop grand pour moi, auquel il manquait un bouton. Les poches étaient parfaites pour quelqu'un qui éprouve le besoin de transporter un certain nombre de choses. Mes clés, mon paquet de cigarettes, mon portefeuille, un rouge à lèvres, un miroir, une bonbonne de Ventolin contre l'asthme, une boîte de Tylenol Fort, une roche ramassée sur une route de campagne un certain dimanche et qui me servait de porte-bonheur, tout cela avait sur moi en effet très rassurant. (42)

Mais que veut dire au juste cette possession de menus objets qui s'exerce lors du vol d'un manteau ?

Dans un autre contexte d'analyse de discours, Josée Bergeron souligne :

Comme nous venons de le constater, les relations de Violette avec sa mère sont empreintes d'une forme de misogynie féminine. À cette attitude de rejet, Violette Leduc répond d'abord en s'attaquant à l'institution morale. Le vol à l'étalage, qui suscite bien sûr la honte de la fa-

mille, devient pour elle le moyen de « dérober aux femmes ce qui les féminise ». <sup>23</sup>

Certes, il y a de nombreuses différences entre cette misogynie féminine, que Josée Bergeron attribue à Violette Leduc, dans des œuvres comme *La bâtarde*, et ces énonciations, parfois victimaires, que l'on retrouve à l'œuvre dans les récits de Danielle Roger. Dans les deux cas cependant, c'est cette mise en scène du transfuge, du vol, cette menue monnaie de la violence, sous la forme d'une désubjectivation au féminin

Tout comme Jacques Ferron, dans *La nuit*<sup>24</sup>, faisait intervenir Alfredo Carone, un passeur, à vrai dire un chauffeur de taxi, de manière à lui permettre la traversée du pont Jacques-Cartier, de la Rive-Sud de Montréal à la morgue de la rue Saint-Vincent, la femme de l'Est, dans ce récit de Danielle Roger, fait intervenir une désubjectivation: la possibilité de vivre hors frontière dans un lieu imaginaire. Bien sûr, dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, les alliances et les trahisons sont chose commune. Elles sont les conséquences d'amours malaisées :

La rue. Avec le bord du trottoir pour s'asseoir et pleurer. Heureusement qu'à cette heure matinale, la rue est déserte. Pas de témoin. Même pas de sacs verts pour assombrir davantage le paysage. C'est une chance. Tant qu'à se faire jeter à la rue, autant que ce ne soit pas le jour où la ville ramasse les ordures ménagères. Est-ce le jour des matières recyclables ? Espoir. On se calme et on se mouche. Et puis on réfléchit. Tout ça devait arriver. C'était inévitable. Avec Roch, ça n'aurait jamais marché. Le nez bien au sec, ça réfléchit mieux. Alors, profitons-en avant que ça ne recommence couler. N'est-ce pas le temps idéal pour se poser deux ou trois questions fondamentales sur l'amour ? Est-ce que j'aime Roch ? Est-ce que je l'ai vraiment aimé ? Sincèrement, est-ce que j'aurais été capable de l'aimer ? Négatif (comme ils disent dans les films de science-fiction). (13)

Ainsi, la trahison provient d'un homme que la narratrice a dans la peau. Tout cela prend la forme d'une catastrophe : « Ce n'est pas le naufrage du Titanic, mais ça lui ressemble. Dans le genre catastrophe. Oui, la catastrophe. Celle qui rend l'homme semblable à la bête, et la femme semblable à sa mère » (9). Cette catastrophe, c'est une descente, un engloutissement, en témoigne le propos de la narratrice : « On vous avait ramassé dans le ruisseau, on vous rejetait à la mer. Et tant pis si vous ne savez pas nager. Voilà comment une femme fait naufrage. Voilà pourquoi j'ai l'air d'une noyée. Pi-

---

<sup>23</sup> Josée Bergeron. « À condition d'être femme, Violette Leduc ou quand la misogynie fait écrire ». *Tessera* 36 (automne 2004) : 17.

<sup>24</sup> Jacques Ferron. *La Nuit*. Montréal : Éditions Parti pris, 1965. Coll. « Paroles » 4.

toyable avec les cheveux qui me collent au visage. Il est six heures du matin. C'est l'automne. Il pleut » (9).

Avoir un homme dans la peau, c'est faire place à un amour qui ne passe pas, qui reste pris dans la gorge de la femme ainsi privée de voix. Au sujet des alliances et des trahisons qui voient le jour dans *La femme de l'Est* de Danielle Roger, il faut noter cette volonté d'inscrire le récit et la trame urbaine qui tiennent lieu d'assise dans un corps, quel qu'il soit : celui de l'éléphant, de la femme de l'Est, de Roch, des passants, de la serveuse, tous ces gens dont les déambulations approximatives, c'est-à-dire le ressassement des mêmes gestes, traduisent une immense fatigue.

Dans l'Est, on est épuisé avant d'avoir marché. On se lève le matin, mais la fatigue colle à la peau. En ce sens, l'Est, c'est la dernière frontière, celle qui, à propos de Montréal, semble être l'antichambre d'un lieu où l'on est condamné à faire semblant de vivre, c'est-à-dire d'adopter sans finesse les rôles sociaux qui sont dévolus aux hommes et aux femmes. Celui-ci est un souteneur, celle-là est une fille de joie. Celui-ci incarne l'homme violent, celle-là une femme qui se noie dans ses larmes. Dans ce scénario de la petite misère, de fabulations minuscules, tous ces sujets, au lieu de représenter des êtres flamboyants, figurent des identités déboîtées.

La lecture de *La femme de l'Est* de Danielle Roger fait paraître une métaphore filée, celle du vol, que l'on retrouve chez Violette Leduc,<sup>25</sup> puis dans le fameux *Journal du voleur*<sup>26</sup> de Jean Genet. La dissimulation, la kleptomanie, le vol à l'étalage, toutes ces petites violences traduisent une façon de dérober à la volée quelque chose qui ne nous appartient pas, un corps que l'on ne peut posséder. Ce vol est une manière de décrire, sous l'aspect d'un rapt, une forme de criminalité douce qui, par son aspect symbolique, nous conduit à imaginer ce que l'autre femme possède et que l'on envie.

Le passage qui suit illustre bien la valeur du rapt : « Toute femme pose, un jour, un geste qui lui échappe. Moi [...] j'avais pris le manteau d'une inconnue dans un café » (42). Dans cette logique, il s'agit de s'emparer d'un manteau, de le voler, c'est-à-dire de se l'approprier, pour avoir un peu plus

---

<sup>25</sup> Violette Leduc. *La Batârde*. Préface de Simone de Beauvoir. Paris : Éditions Gallimard, 1964.

<sup>26</sup> Jean Genet. *Journal du voleur*. 1949. Paris : Gallimard. Coll. « Folio », 1982.

chaud. À première vue, il s'agit d'un contresens dans la mesure où la narratrice de *La femme de l'Est* avait, pour se vêtir, un manteau de fourrure dont elle éprouvait la plupart du temps l'aspect ridicule. Ses marches, de la rue Ontario au Centre-Sud de Montréal, lui donnaient l'impression d'être une grande bourgeoise dans un monde déchu. Ce vol du manteau d'une étrangère n'est pas sans rappeler, comme nous venons d'en faire mention, une forme de transit que l'on rencontre dans *La nuit*. La femme de l'Est pourrait être, d'une certaine manière, Alfredo Carone, l'immigrant et le passeur du roman de Jacques Ferron.

À suivre ce point de vue, la femme de l'Est est une doublure, comme on peut le dire d'un manteau, à savoir une forme seconde, un pli dans un vêtement, la piqûre d'une couture sur ce même manteau, qu'il faut porter pour mieux se protéger du froid, même si, ce faisant, la narratrice s'aperçoit, de manière troublante, qu'il y a, au sujet de ce manteau, une anicroche.

À ce propos, nous retrouvons dans *Le Manteau de la femme de l'Est* ce propos :  
Votre manteau me hante. Et pourtant ce n'est pas lui, mais moi qui l'habite. C'est un manteau qui incite à se poser des questions sur la misère, la mesure du temps, la patience aussi. Car vous devez être patiente pour attendre des heures dans une file pour obtenir des patates. On voit bien que la femme qui habite un tel manteau est une femme digne. Vous ne vous énervez pas. Vous ne faites pas des crises. Vous ne pleurez pas. Une femme comme vous ne s'abaisserait pas à supplier son voisin de la laisser passer devant, et risquer ainsi d'avoir à subir sur sa nuque un regard condescendant » (84).

En effet, ce manteau de la protagoniste est une expression de la déchéance de la narratrice qui, dans l'est de Montréal, ne cesse de couler à pic, de s'effondrer, de chuter dans le désespoir, mais aussi, comme on le verra sous peu, de dialoguer avec une interlocutrice à la fois réelle et imaginaire :

Assise en face de mon manteau, je me pose sérieusement la question. J'essaie de me consoler en pensant à la sage parole d'un homme qui pratiquait le zen. « Il faut savoir se pardonner à soi-même. » En m'adressant au manteau, je dédramatise. C'est pas grave. C'est normal. Tout le monde a besoin de se confier. Le surintendant, c'était à sa cafetière. La folle, sa sacoche. Et moi, moi aussi, dans un moment d'égarément, je me suis confiée à une sacoche, c'est une erreur excusable, vues les circonstances atténuantes, mais il faut que ça s'arrête là. Terminus ! C'est ici que je débarque. Je ne vais pas commencer maintenant à discuter avec le manteau de la femme de l'Est. Non, j'ai une meilleure idée. Une idée qui peut me sauver du naufrage, écrire à la femme de l'Est. Des lettres qu'elle recevra ou pas. L'important, c'est de l'imaginer. De lui parler. (80)

Le manteau de la femme de l'Est est la forme première d'une écriture, une inscription sur une surface,

comme si le fait de se vêtir permettait de transformer notre peau en une trace qui est la surface externe du corps. Cet acte de se vêtir semble tenir lieu, dans ce récit de Danielle Roger, d'une écriture adressée à une autre. En effet, la femme de l'Est montréalais écrit :

Êtes-vous plus heureuse maintenant que vous êtes retournée chez vous ? Dans votre Est à vous ? Je me demande ce que vous êtes venues chercher ici. Peut-être êtes-vous venue voir si la misère était plus douce en Amérique et, la trouvant trop dure pour votre âme, vous être partie, emportant avec vous, malgré vous, le manteau neuf d'une femme de l'Est d'une ville américaine. Au début, vous étiez contente de cet « échange ». Le manteau d'Amérique était chaud, bien plus chaud que le vôtre. Mais bientôt vous verrez, vous le trouverez étouffant. Bien sûr, il vous gardera à l'abri du froid. Mais vous comprendrez peu à peu qu'un tel manteau peut devenir un piège qui se referme sur vous. Qu'il vous isole, qu'il est une entrave au geste qui libère. Dans ce manteau américain, vous ne sentirez plus le souffle du monde. (96).

Cette lettre de la narratrice (la septième qu'elle écrit à la femme de l'Est, l'étrangère) est importante. Ce vol singulier, qui rappelle la figure du vol à l'étalage, que l'on retrouve dans *La bâtarde* de Violette Leduc, introduit, sous l'aspect de ces loyautés conflictuelles dont j'ai traité en ouverture de cet article, un nouveau mode de relation au monde. Il n'est pas question d'une appropriation violente de l'altérité. À l'encontre de ce point de vue, c'est l'expression de l'expérience émotionnelle du sujet qui importe à propos de ce manteau. Ce dernier met en forme l'imaginaire d'un emprunt : le manteau fait l'objet d'une utilisation ponctuelle jusqu'au moment où vous le jetez, parce qu'il a été la peau d'une autre.

Ainsi, le manteau de la femme de l'Est est toujours un moi-peau. C'est aussi un contenant de pensées, la matrice d'une création rêvée, bien plus que ces braconnages qui impliquent, à la suite d'un jeu dangereux, dans la mesure où ils font toujours intervenir la proximité de la mort, le principe d'une conquête, c'est-à-dire la défaite de l'autre. Ici, les hommes sont des prédateurs ridicules. Ils portent des noms d'animaux, de personnages dont les identités caviardées proviennent de la fiction populaire des arts littéraire et cinématographique :

La panthère grise, flairant sans doute la bonne odeur d'une proie facile, a bondi sur l'occasion et par le fait même sur la chaise en face de moi. Bien sûr, il s'est montré poli et m'a demandé s'il pouvait m'offrir un café ou un verre. J'ai choisi le verre. [...] Trois verres plus tard, la panthère grise m'invitait à aller habiter chez lui, ajoutant que j'étais belle et charmante et qu'il ne comprenait pas pourquoi une femme comme moi pouvait être encore seule et démunie. (31)

Il n'est pas surprenant que ce passage ait pour titre « La loi de la jungle ». En effet, la faune urbaine, en témoigne la panthère grise, permet de décrire, au sujet de l'est de Montréal, un monde clos, un lieu par moments caricatural, un théâtre de contrebande, de petits conflits, d'algarades et de dissimulations qui rappellent encore l'œuvre de Josée Yvon. Bien que la violence n'est pas présente chez Danielle Roger, comme dans les œuvres de Denis Vanier et de Josée Yvon, on note cependant un point de vue territorial qui tient lieu de dénominateur commun. L'Est, c'est un espace dans lequel il est possible de faire intervenir, sans trop de danger, ces insurrections du sens que représentent ces rapt, ces violences minuscules, ces croisements de l'homme et de la bête, comme c'est le cas de la panthère grise. Il ressort de tous ces aspects que l'on retrouve dans *Le Manteau de la femme de l'Est*, un portrait des alliances et trahisons qui imposent la quête d'une dignité retrouvée, en somme la fin du malheur, des affres qui sont associées à une humiliation. Retrouver sa dignité, la reconquérir, se tenir debout, n'est-ce pas, au cœur de l'œuvre de Danielle Roger, un élément central qui se traduit, chez la narratrice, en une possible réparation de soi.<sup>27</sup> La narratrice du *Manteau de la femme de l'Est* fait appel à cette expression comme si l'acte de suturer une blessure interne qui est celle du sentiment de non-existence, pouvait être contrecarré. Il s'agit donc, pour la femme de l'Est montréalais, d'acquérir à nouveau une dignité dans le monde des vivants.

Un passage doit être mentionné, qui insiste de façon troublante sur la dimension gémellaire de la rencontre avec la femme de l'Est :

Il manque un bouton à votre manteau d'Amérique. Il manque un bouton à la même place que sur celui qu'on vous a volé. Celui près du cou. C'est votre seul geste qui traduit votre nervosité, un certain malaise, quand vous sentez que vous n'êtes pas à votre place ou quand on vous pose des questions embarrassantes. Vous tirez sur le bouton du haut, comme si vous manquiez d'air. Il finit par céder. Trois mois plus tard, il est toujours dans votre poche. Peut-être que nous nous ressemblons un peu. (92)

Dans ce bouton arraché, cet objet partiel, au sens où l'entend la psychanalyse lacanienne, ce trait du signifiant qui s'impose à propos du corps qu'il faut vêtir, n'y a-t-il pas, au sujet de la femme de l'Est, l'aveu d'une inquiétude, comme si un obstacle indéfinissable entravait le mouvement naturel de la

---

<sup>27</sup> Simon Harel. *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique : Leiris, Crevel, Artaud*. Montréal : XYZ, 1994. Coll. « Théorie et littérature ».

respiration ?

Il faut donc surseoir à cet anéantissement du sujet, à l'installation du sujet dans un univers abject. On peut lire, à ce sujet :

Moi, j'habite un « un-et-demi » avec vue sur l'absence d'un éléphant. Je vis dans un immeuble sans concierge, depuis que le nôtre a été assassiné. Je n'ai pas à me plaindre, ça pourrait être pire. Je pourrais vivre dehors, dans un parc, et dormir dans l'entrée d'un bloc à appartements. Vous savez, ici aussi, ce sont des choses qui existent. Je pourrais vivre dans un quartier plus sordide parmi les prostituées, les enfants mal élevés, les bandits. Dans certaines ruelles, il n'est pas rare de trouver des hommes assassinés entre les poubelles. Mais là où j'habite, ma vie n'est pas en danger. C'est déjà quelque chose. Je ne me plains pas, je compare. (86)

De ce palimpseste qui joint l'Europe de l'Est à la ville de Montréal, on note le portrait d'un mur, semblable au mur de Berlin, un « rideau de fer », semblable à ces expressions qu'on utilisait il y a peu. Le « ghetto » montréalais est ici comparé à l'espace du régime communiste que décrit la narratrice, telle une frontière qui se manifeste dans toute sa cruauté, à la façon d'un interdit de passage.

Dans *Le Manteau de la femme de l'Est* de Danielle Roger, il est clair que l'alliance avec le monde des hommes n'est plus possible, qu'elle se traduit, à chaque fois, par une violence sans bornes. Il y a, dans cette société masculine décrite par la narratrice, une balourdise qui n'est pas si différente à vrai dire d'une idiotie, telle qu'on peut la concevoir dans son acception étymologique, puisque tous ces hommes ne semblent vivre que dans l'idiosyncrasie de leur violence, de leurs besoins corporels, de leur très grande difficulté à se projeter, dans un temps, qui est celui de l'acte de penser.

Ainsi :

Quatre heures matin. Je ne dors pas. Je ne pense presque plus à Roch. Et si je m'endors, je sais que je vais encore rêver à lui. Il me jette à la porte. À la poubelle. Ou à la mer, pendant le naufrage du Titanic. Je rêve aussi que je déménage en cachette la nuit, parce que je n'ai plus d'argent pour payer le loyer. J'arrive avec toutes mes affaires devant la cabane de l'éléphant et j'espère qu'il va me laisser une petite place. Je ne pense presque plus à Roch. Je ne pense qu'à la façon dont je me suis baissée pour ramasser mon manteau quand il l'a jeté par terre. Quelque chose en moi s'est rompu. Une partie de moi est tombée par terre dans une rue de verre cassé. En miettes, je suis une femme en miettes qui se penche pour ramasser ce qui reste d'elle aux quatre coins de sa chambre. (20)

Si la femme est en miettes, l'homme, pour sa part, éructe, fait dans la caricature à l'instar de ces êtres qui possèdent des noms d'animaux, qui, lors de séances de rencontre, à la suite de la consultation de

petites annonces, se présentent afin de faire la connaissance de la narratrice. Cette femme est en miettes, mais elle se recompose à tout instant, dans la mesure où la protection qu'offre ce manteau, lui offre un soutien, mais aussi un maintien, ce que les hommes, c'est du moins mon impression, ne possèdent pas. Ceux-ci se tiennent debout, affrontent les pires dangers, boivent sans cesse, se tuent à la suite d'une *overdose*, d'un accident de circulation alors qu'ils conduisent trop vite. Ces hommes-là, ce sont des destructeurs. À l'encontre de cette attitude, la femme de l'Est, celle de la rue Ontario de Montréal, sans oublier celle qui habite dans un lointain pays, de l'autre côté du « rideau de fer », proposent d'autres formes d'habitabilité.

Dans cette mise à jour des alliances et des trahisons, au cœur de l'est de Montréal, ce sont les femmes, par l'ingéniosité d'une transaction qui s'avère ici un simple vol (celui d'un manteau), qui sont capables de quitter le ghetto, l'espace d'élection de la douleur. Des récits qui traitent de l'Est montréalais (qu'il s'agisse du *Cabochon* d'André Major<sup>28</sup>, du *Cassé* de Jacques Renaud<sup>29</sup>), il s'agit bien souvent (j'ai traité cette question dans *Le voleur de parcours*<sup>30</sup>), de quitter le ghetto, la réserve ethnoculturelle canadienne-française qui astreint des sujets précaires à une pauvreté sans appel. Chez tous ces narrateurs, l'enjeu est simple : survivre ou mourir, et si ce n'est mourir, dans tous les cas subsister dans un écroulement qui est hostile. Cette fuite, on la rencontre dans *Le Manteau de la femme de l'Est* :

L'hiver s'en va. Il n'y a plus de neige sur les trottoirs. Mais il en reste encore un peu dans le parc Lafontaine. C'est aujourd'hui que toute la neige va disparaître. Il est sept heures du matin. Il pleut. Je suis réveillée depuis longtemps. À la fenêtre, j'ai vu l'aube se lever. Bleue. Je suis descendue dans la rue et j'ai marché dans les rues bleues. Le temps était plus doux. Bientôt il fera trop chaud pour porter un manteau. Même celui de la femme de l'Est sera trop chaud. L'hiver a été dur. Trop dur pour marcher dans les rues blanches avec le manteau d'une femme de l'Est. » (97)

Marcher dans les rues blanches de l'hiver puis, comme en une métamorphose, s'aventurer dans les rues bleues de ce qui deviendra rapidement le printemps, n'est-ce pas rêver d'une vie « autre » ? Inu-

---

<sup>28</sup> André Major. *Le Cabochon*. Montréal : Éditions Parti pris, 1964.

<sup>29</sup> Jacques Renaud. *Le Cassé*. Montréal : Éditions Parti pris, 1964. Coll. « Paroles » 1.

<sup>30</sup> Simon Harel. *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : XYZ éditeur, 1989.

tile d'y voir une re-naissance, ce qui supposerait, à la manière du Phénix, la possibilité de s'extraire d'un corps consumé pour en habiter un autre. Voyons plutôt dans cette attitude une création, par définition inédite, semblable à cette femme qui, du jour au lendemain, décide de changer d'appartement : « J'ai pris le journal. Consulté les petites annonces. Je cherche un appartement à louer. Cette nuit, j'ai pris ma décision. Je vais déménager. J'ai noté des adresses et des numéros de téléphone. J'ai pris rendez-vous pour visiter une chambre dans un vieil immeuble avec le grand escalier. Une chambre avec lavabo. La salle de bain est sur le palier » (85).

Cette chambre, avec une salle de bains qui donne sur le palier, n'est-ce pas, sans ironie de notre part, le comble du luxe, l'expression d'un affranchissement. Alors que les hommes, assimilés à de malheureux lourdauds, sont des êtres réduits à l'idiosyncrasie de leur idiotie, qui ne sont pas capables de penser au-delà de leur sexe et qui s'entretuent, les femmes, du moins certaines d'entre elles, ont la possibilité de réclamer une dignité. Savoir se tenir debout, voilà certes une des formes de la dignité, dont témoigne le refus de la violence. Ainsi, le manteau de la femme de l'Est est un vêtement d'emprunt, une peau seconde que la narratrice aura porté tout l'hiver, tant il était urgent de survivre.

Bibliographie

Agamben, Giorgio. *Profanations*. Paris : Payot & Rivages, 2005.

Althusser, Louis. *Positions, 1964-1975*. Paris : Éditions sociales, 1976

Anzieu, Didier. *Le Moi Peau*. Paris : Dunod, 1995.

---. *Le penser, du moi peau au moi pensant*. Paris : Dunod, 1994.

Bergeron, Josée. « À condition d'être femme, Violette Leduc ou quand la misogynie fait écrire ». *Tessera* 36 (automne 2004).

Bouchard, Gérard. *L'interculturalisme : un point de vue québécois*. Montréal : Boréal, 2012.

Brault, Simon. *Le facteur C : l'avenir passe par la culture*. Montréal : Voix Parallèles, 2009.

Caccia, Fulvio. *La transculture et ViceVersa*. Montréal : Éditions Triptyque, 2010.

Deleuze, Gilles. « Qu'est-ce qu'un dispositif ? ». *Michel Foucault philosophe : rencontre internationale*, Paris 9, 10, 11 janvier 1988. Paris : Éditions du Seuil, 1989. 185-195.

Desrosiers, Joël. *Théories caraïbes*. Montréal : Éditions Tryptique, 2009.

Ferron, Jacques. *La Nuit*. Montréal : Éditions Parti pris, 1965. Coll. « Paroles » 4.

Florida, Richard. *The Rise of the CreativeClass : And How It's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*. New York, NY : Basic Books, 2002.

Foucault, Michel. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 1975.

Genet, Jean. *Journal du voleur*. 1949. Paris : Gallimard, 1982. coll. « Folio ».

Gogol, Nicolas. *Œuvres complètes*. Traduction du russe par Gustave Aucouturier, Michel Aucou-tourier, Victor Balalaëff, André Barsacq, Marguerite Derrida, José Johannet, Sylvie Luneau, Henri Mongault et Boris de Schlœzer. Édition de Gustave Aucouturier avec la collaboration de José Johannet, Sylvie Luneau et Henri Mongault. Paris : Gallimard, 1966. Coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (n° 185).

Harel, Simon. *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : XYZ éditeur, 1989.

- . *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique : Leiris, Crevel, Artaud*. Montréal : XYZ, 1994. Coll. « Théorie et littérature ».
- . *Braconnages Identitaires: Un Québec palimpseste*. Montréal : VLB Éditeur. 2006.
- . « Les loyautés conflictuelles de la littérature anglo-québécoise ». *Québec Studies* 44 (hiver/printemps 2007/2008) : 41-52.
- . *Méditations urbaines autour de la place Émilie-Gamelin*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2013.
- Harvey, Pauline. *Encore une partie pour Berri*. Montréal : Editions de la Pleine Lune, 1985.
- Harvey, Pauline et Danielle Roger. *Lettres de deux chanteuses exotiques*. Montréal, Les- Herbes rouges, 1995.
- Laplantine, François et Alexis Nouss. *Le métissage : Un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*. Paris : Flammarion, 1997.
- Leduc, Violette. *La Batârde*. Préface de Simone de Beauvoir. Paris : Éditions Gallimard, 1964.
- Major, André. *Le Cabochon*. Montréal : Éditions Parti pris, 1964.
- Renaud, Jacques. *Le Cassé*. Montréal : Éditions Parti pris, 1964. Coll. « Paroles » 1.
- Rimstead, Roxanne. *The Remnants of Nation: On Poverty Narratives by Canadian Women*. Toronto : U of Toronto P, 2001.
- Roger, Danielle. *L'Oeil du délire*. Montréal, VLB Éditeur, 1988.
- . *Mes lunettes et moi*. St-Hubert : Éditions du Raton laveur, 1990.
- . *Petites fins du monde et autres plaisirs de la vie*. Montréal : Les Herbes rouges, 1994.
- . *Est-ce ainsi que les amoureux vivent ?* Montréal : Les Herbes rouges, 1995.
- . *Petites vies privées et autres secrets*. Montréal : Les Herbes rouges, 1995.
- . *Que ferons-nous de nos corps étrangers ?* Montréal : Les Herbes rouges, 1991.
- . *Le manteau de la femme de l'Est*. Montréal Les Herbes rouges, 1997.

Simon Harel

Sassen, Saskia. *Territory, Authority, Rights: From Medieval to Global Assemblages*. Princeton, N.J.: Princeton UP, 2006.

Taylor, Charles. *Multiculturalism: Examining the Politics of Recognition*, Princeton, N.J : Princeton UP, 1994.

Yvon, Josée. *La chienne de l'Hôtel Tropicana*. Montréal : Editions Cul Q, 1977. Coll. « Exit ».